

Hommage à Joséphine Bacon.

Idir, auteur compositeur d'origine kabyle, a rendu, dans un de ses beaux textes, un hommage particulièrement humaniste aux femmes. Quand il a chanté cette chanson, « sliy i yemma tenna », il pensait sans doute à sa mère. Mais à travers elle, il nous parlait en même temps, je crois, de toutes les mères, et de toutes les femmes.

À sa suite, moi aussi, je pense ici à ma mère, à mes grands-mères, à mes tantes et à toutes ces femmes kabyles qui luttent contre le temps pour sauvegarder notre identité. Ces femmes qui luttent, les mains nues, contre l'oubli, la négation, le déni et le mépris de la politique officielle algérienne. Pourtant, il n'est pas évident pour elles d'être femme dans une société où la domination masculine et la religion imposent le joug de traditions spécialement archaïques.

Ainsi, à travers l'image d'une femme kabyle, assise à côté du canoun (le foyer), à travers les contes que l'on a sauvés de l'oubli, souhaitant enseigner la beauté à sa progéniture, mon âme voyage avec l'esprit de mes ancêtres qui désiraient, sans le savoir, apprendre à l'univers, à la manière des Amérindiens, que*la relation la plus importante, c'est celle qu'on entretient d'abord avec soi-même, avant d'aller vers les autres.* Je voudrais donc associer mon âme et ma voix à celles de l'aigle, enveloppant dans son envol la paix, répandant dans son élan la joie, embrassant dans le même mouvement l'étendue et la profondeur du regard de ces braves femmes.

J'ai vécu dans un monde où, comme disait Serge Bouchard dans /C'était au temps des mammoths laineux/, l'imagerie était certes faible, mais l'imaginaire puissant. J'ai connu ce monde où il n'y avait pas de télévision pour nous leurrer avec un sous-savoir, où Dieu ne conseillait pas les hommes de s'entretuer. J'ai connu une grande richesse dans le baiser d'une grand'mère, dans un monde où, sur de simples rides, on pouvait lire toute la misère d'un peuple. J'ai connu cette joie dans le sourire des filles de mon âge qui, pour parler de leurs sentiments, ne se voilaient pas derrière des identités virtuelles. J'ai connu le temps où l'amour était un non-dit beaucoup plus éloquent, beaucoup plus bavard que toutes les déclarations que la technologie nous offre aujourd'hui sur la toile.

La langue avec laquelle j'embrasse les formes rondes des autres cultures, ma langue maternelle, le kabyle, nous rappelle la grandeur de l'Afrique. Elle nous interpelle sur la beauté et la sagesse des cultures autochtones que le colonialisme visait à effacer pour s'innocenter de son propre crime contre la beauté de la nature, contre la dignité humaine. Cette langue que des femmes et hommes matériellement pauvres, mais symboliquement riches, ont pu arracher à l'obscurité de la nuit interminable, hivernale, aveuglante et arrogante des envahisseurs.

Or, les peuples autochtones, comme les Kabyles et les Amérindiens, n'écrivaient pas. Ils ne possédaient pas « la raison graphique », l'écriture qui domestique « la pensée sauvage ». Ils ne cogitaient pas sur la vie et le travail, sur l'existence et la sagesse à l'aide de la logique formelle, ou de concepts abstraits : de bouche à oreille, baignées dans l'oralité, ces femmes, sans écriture, ont sauvé, presque par magie, une langue, des traditions, des façons d'être et de faire, qu'elles ont arrachées des griffes de l'oubli, de l'ordre colonialiste, de l'arabisation, de la nuit obscure à laquelle les prédestinait l'histoire qui se faisait contre elles et malgré elles.

"Les paroles n'ont pas de pouvoir magique par elles-mêmes, elles ne sont que des paroles, mais elles ont un pouvoir secret qui vient de la force des Intelligences grâce auxquelles elles agissent dans l'âme de ceux qui ont la foi"... non en Dieu, bien sûr, mais la foi en leurs ancêtres.

En dépit de la chape de plomb de d'occupant et de tous les tyrans, nos femmes ont su garder leur origine dans leurs âmes, et cela rien qu'en reproduisant de simples tatouages décorant le corps, sur le front, les mains et le cou. À travers les contes qu'elles ont sauvés de l'oubli, sans le savoir, elles rythmaient les idées, consolaient la faim, façonnaient les esprits, forgeaient un espoir et bâtissaient un avenir. En dépit de leur condition de femmes illettrées, exclues de la lettre et de l'écriture, de la place publique et de la politique, elles ont su bâtir les hommes et les femmes d'aujourd'hui, capables de hisser, de porter et d'allumer les bougies d'une identité, d'une culture, d'une façon d'être et de vivre, jadis confinées dans des montagnes, mais survivant à présent dans des métropoles, ouvertes sur l'universalité.

Je pleure en silence l'opulence qui aveugle nos peuples

Je pleure en silence le mal qui frappe la terre de nos ancêtres

Je pleure en silence sa liberté emprisonnée

Sa beauté voilée dans le linceul de l'islamisme

L'aliénation qui ankylose les esprits.

Malgré mon jeune âge, j'ai connu un monde meilleur... j'ai vécu une enfance dans un village kabyle où l'on puisait la joie dans les yeux des femmes, la force chez les vieux, la sagesse dans le chant des oiseaux dont nul chasseur ni oiseleur ne pouvait avoir raison. J'ai connu ce pays digne, libre, hautain, qui savait, comme l'enseigne les Amérindiens, que Dieu n'habite pas au ciel, mais bien au contraire dans les âmes et dans les gémissements de la nature. J'ai connu – aussi – ces temps où les enfants dormaient dans le giron de leurs mères sans se soucier des cris des loups qui annonçaient le beau temps, les lendemains qui chantent et dansent... J'ai vécu vraiment sur la terre de mes aïeux où il n'y avait pas de policiers, de gendarmes, de juge, ni même de prisons. Aujourd'hui, l'armée et la bourgeoisie étatique souillent ce pays, s'en approprient chaque lopin de terre, brûlant ses champs, calcinant l'âme de son âme. Ses enfants meurent sous les balles assassines du pouvoir, sa jeunesse se suicide quotidiennement sous l'opulence arrogante de ces demi-dieux qui nient tous les droits et ne s'imposent aucun devoir...

Nous vivons, en Algérie, une négation de la pluralité culturelle et linguistique des plus féroces, plus pernicieuse que celles qu'ont imposées les diverses colonisations, depuis les Romains, jusqu'aux Français, en passant par les Vandales, les Byzantins, les Arabes, les Ottomans, les Espagnols et autres impérialistes anciens et nouveaux. Je dis plus féroces, parce qu'elle s'exerce cette fois par des Algériens, et non par des étrangers.

Joséphine Bacon, je voudrais m'adresser directement à vous, mais à travers vous, à toutes les femmes qui résistent. J'ai adapté en kabyle votre beau recueil de poésie, */Bâtons à message/*. Je l'ai trouvé plein de beauté, joli, concis dans la forme et profond dans le contenu. J'y ai entrevu

entre autres choses, innocence, générosité, et de nombreuses leçons données, certes avec modestie, mais empreintes de grandeur d'âme et de force de caractère. Mon âme, dès le premier instant, s'y est attachée. Pour l'éternité. J'entends encore les pas tranquilles de vos ancêtres dans la neige, tout en écoutant leurs plaintes qui sont loin d'être tranquilles... Je compatis avec ces enfants qui pleuraient, qui ont peur de la barbarie, des envahisseurs, de leurs lames et de leurs canons. Ces mêmes barbares qui appelaient les autres barbares, parce que moins belliqueux et techniquement moins préparés à la guerre. Je chante le bruit de l'univers, le vent, les branches de la mère-nature, le cosmos, ce Dieu que l'homme dit civilisé, qui ne cesse de violer, de détruire, de déstructurer avec l'argument de la force, faute d'avoir avec lui la force de l'argument.

Joséphine Bacon, nous savons à quel point vous êtes triste. Dans vos yeux, on lit, comme dans vos livres, la colère que vous opposez, avec justesse, sans excès, face à l'honneur bafoué de vos ancêtres, humiliés par l'homme blanc... Vous êtes en colère et triste de savoir votre peuple réduit à rechercher la consolation dans la drogue et l'alcool. Je vois des larmes sur vos cheveux qui ont été coupés pour on ne sait plus quelle raison... J'entends votre âme languir, votre cœur pleurer, tous les deux déchirés devant le spectacle du déni de l'humanité, tristement matérialisé dans les réserves de la cruauté et de l'abjection par les descendants de ces mêmes gouvernements qui, jadis, ont failli vous réduire à néant. Je vous entends pleurer en silence, à travers mes larmes, à travers mon chagrin, à travers le mal que je vis pour mon origine menacée... Si nos destins se ressemblent autant, comment peut-il en être de nos larmes et de nos chagrins ?

A l'occasion de cet heureux évènement, j'aimerais donc associer, dans cette évocation, les milliers de femmes qui luttent quotidiennement, un peu partout dans le monde, pour sauvegarder leurs valeurs ancestrales. Ces femmes auxquelles on ne pense pas, ou pas assez, ces femmes que l'on oublie, sans-voix. Cet hommage est d'abord fait pour elles, mais à travers une figure qui, à mes yeux, les incarnent et les reflètent fidèlement...

A travers vous, Joséphine, la voix des sans-voix, la porte-parole des sans paroles, je m'adresse donc à toutes ces femmes, grâce à qui, nous pouvons dire aujourd'hui, sans honte, que nous sommes Kabyles, Amérindiens, Ivoiriens, Québécois, des peaux rouges ou des peaux noires, sans masque blanc, sans cesser d'être pleinement des hommes et des femmes.

HACE MESS, un Kabyle de nulle part.